

Médiateur, naturellement

Six heures du matin.

Charles éteignit son radio-réveil et se frotta les yeux. Il s'étira longuement en grognant, avant de sauter de son lit. D'une démarche chaloupée, les bras vers le plafond, il se dirigea vers sa table où il se servit un grand bol de céréales aux fruits. C'était sa voisine de palier qui faisait ses courses, car il n'aimait pas les magasins bondés, et il n'avait de toute façon pas trop le temps d'y aller. Elle avait choisi pour lui des pétales de maïs soufflés, mélangés à de minces tranches de banane séchée, un de ses petits déjeuners préférés.

Lorsqu'il eut tout avalé, il se mit un peu de dentifrice sur un doigt et se brossa les dents avec. En se rinçant la bouche, il prit plaisir à se gargariser en faisant le plus de bruit possible. Se souriant dans son miroir, il admira sa dentition, puis se peigna avec application.

Il enfila son uniforme vert, avec sa casquette, et son gilet sur lequel sa profession s'annonçait en grandes lettres blanches : MÉDIATEUR. Il était ainsi prêt à partir travailler.

Charles – que tout le monde appelait Charly – habitait une chambre de bonne au sixième étage d'un vieil immeuble parisien : huit mètres carrés, avec les toilettes sur le palier, mais ce logement de fonction lui suffisait. Ce qui était très appréciable, c'est qu'il prenait son service à l'arrêt de bus juste en bas de chez lui, et qu'il y finissait également sa journée de travail.

Il descendit tranquillement les six étages, en se balançant à la rampe d'escalier dans les virages. En bas, il sauta par-dessus la dernière volée de marches, en se rattrapant de justesse sur les mains.

Il n'eut pas à attendre longtemps le bus 58 de 6 h 42 qui s'approcha rapidement. À cette heure relativement matinale, les trottoirs de la capitale

restaient déserts et les avenues dégagées permettaient aux transports en commun de respecter leurs horaires. Cette semaine, c'était Robert qui conduisait le premier bus du matin. Il n'était pas bavard, mais Charly l'aimait bien. Sa conduite souple facilitait les trajets ; avec lui, les passagers ne se plaignaient jamais d'un virage serré ou d'un freinage trop brusque. Charly monta à bord, serra la main du conducteur et prit place à l'endroit réservé, à l'avant de la voiture. Sept ou huit passagers seulement, encore mal réveillés, se laissaient emmener vers leurs bureaux. Le matin, un profond silence régnait dans les bus et Charly n'avait pas grand-chose à faire. Il entendait parfois des réflexions sur sa pilosité importante ou sur ses pieds nus – car il ne supportait pas de porter des chaussures –, mais ce n'était pas méchant. Si ça l'était, il ne s'en rendait pas compte.

Sa première intervention eut lieu un peu avant neuf heures. Une dame très âgée, toute timide, monta dans le bus en s'appuyant sur une canne. Les mains gantées, elle présenta sa carte de transport « TransSeniors », puis la rangea précautionneusement dans son petit sac à main de cuir noir. Le véhicule était presque plein, toutes les places assises occupées. Une vingtaine de personnes se serraient dans le couloir central : des employés en retard ou ne commençant qu'à 9 h 30, quelques lycéens et un couple de touristes italiens. Personne ne prêtait attention à la vieille dame qui restait debout en attendant qu'une des places dites « prioritaires » se libère. Charly s'approcha, tapota l'épaule d'un adolescent qui feuilletait un journal, des écouteurs dans les oreilles. Le jeune homme releva la tête et sourit à Charly : « Oui ? ». Charly lui montra la dame en tendant son bras, puis pointa du doigt le siège. « Oh ! Oui, bien sûr. Je n'avais pas vu. Voulez-vous vous asseoir, madame ? Je vous en prie. », dit-il en se levant et en cédant sa place. « Merci. », répondit simplement la vieille dame, le regard baissé, un peu gênée de se faire ainsi remarquer. « Et merci... Euh... Monsieur le médiateur. ». Charly bomba le torse et mit un doigt sur sa casquette pour lui montrer son nom,

gravé sur une petite plaque métallique. « Merci, monsieur Charles. » rectifia alors la dame. Charly accepta ce remerciement en s'inclinant humblement ; il retira sa casquette et l'agita devant lui en une sorte de révérence. La touriste italienne le prit plusieurs fois en photo, en échangeant des commentaires étonnés et enthousiastes avec son mari.

Avec la tension propre à la vie urbaine, les franciliens s'irritaient facilement. Certains petits désaccords, des détails, pouvaient s'envenimer rapidement en violente dispute. Charly, originaire d'une région forestière, arrivait à garder son calme en pensant souvent à la nature. Il imaginait de grands arbres à la place des immeubles haussmanniens, des oiseaux multicolores au lieu des pigeons, et une eau claire dans la Seine. Les yeux fermés, il savourait des souvenirs de parfums végétaux et de vents purs lorsque de courts sons électroniques brisèrent sa rêverie. Une femme de forte corpulence, bien habillée, les mains manucurées, avec un maquillage discret, pianotait sur les touches de son téléphone mobile.

– Allô ? Michel ? C'est Nicole. Ça va ? ... Bien. J'arrive. Je suis dans le bus. Je serai un peu en retard... D'accord. À tout de suite. À tout de suite. À, tout, de, suite. Je dis : À TOUT DE SUITE !

Elle éloigna le téléphone de son oreille pour raccrocher. Puis elle joua encore plusieurs secondes avec le clavier et composa un nouveau numéro.

– Allô ? C'est moi. Tu es où ? Moi, je suis dans le bus. Je suis dans le bus. Je dis : JE, SUIS, DANS, LE, BUS. Dis-moi, tu pourras acheter le pain, ce soir ? Je ne suis pas sûre de pouvoir y aller ; j'ai une réunion en fin d'après-midi et...

Un homme s'était levé pendant qu'elle parlait. Il lui arracha le téléphone, raccrocha et rendit l'appareil en lui jetant sur les genoux :

– Si vous refaites le moindre bruit avec cet engin, je le fais passer par la fenêtre.

– Je vous demande pardon ?

– Vous m'avez bien compris. Vous allez éteindre immédiatement votre bidule.

– Ça ne va pas, la tête ? C'est quoi votre problème ?

– Ce n'est pas *mon* problème. Vous cassez les oreilles de tous les passagers. Vous nous imposez vos sonneries et vos conversations assourdissantes. En retour, je vous impose le silence. Vous pourrez toujours téléphoner plus tard. Et notez bien que je prends la peine de vous expliquer, alors que vous, vous nous gênez tous sans prévenir, et sans vous excuser.

Charly s'interposa discrètement. Il regarda le petit appareil dont il ne maîtrisait absolument pas le fonctionnement, mais n'eut rien de particulier à faire, car l'affrontement semblait déjà terminé : l'homme se rassit, apparemment satisfait, et la femme resta interloquée, les joues d'un rouge ponceau.

Ces petits incidents semblaient bien insignifiants comparés à des événements bien plus impressionnants, choquants même, que Charly avait connus. Le plus marquant sans doute, l'agression d'un conducteur, datait du mois précédent à peine.

Charly était en train d'aider une jeune mère, à l'arrière du bus, à descendre sa poussette. Il ne se trouvait donc pas à son poste, près du chauffeur. On ne le lui avait pas reproché *a posteriori*, car son rôle lui permettait tout à fait d'intervenir n'importe où dans le bus ; mais on s'accordait à penser que si Charly avait été posté à l'avant, l'agresseur n'aurait certainement pas osé monter. Mais celui-ci, ne voyant ni contrôleur, ni personnel de sécurité ou de médiation, s'était engouffré dans le véhicule au moment où la porte d'entrée se refermait. Il portait une tenue de sport de marque, avec des chaussures d'un gris métallisé ; une capuche, des lunettes noires et un foulard sur la bouche cachaient son visage. D'une voix ferme, il avait interpellé le conducteur en le menaçant d'un bout de manche à balai en guise de matraque.

– Allez, donne tout c'que t'as ! Dépêche !

– Je n'ai rien à te donner.

– Réfléchis pas, réfléchis pas, ou il va t’arriver malheur. Donne ! Donne, dépêche, ou je vais m’énervé ! Tu veux tâter de la matraque, c’est ça ?

– Je n’ai même pas cinquante euros en monnaie, et six carnets de tickets.

– Tu réfléchis trop. Donne tout, j’ai dit !

La matraque bricolée s’écrasa lourdement sur le guichet.

Le conducteur, qui paraissait plutôt calme étant donnée la situation, avait ouvert sa caisse et commencé à récupérer billets et pièces de monnaies. L’agresseur jetait des coups d’œil à l’intérieur et à l’extérieur du bus en tournant nerveusement la tête de tout côté.

Charly, les lèvres retroussées par la colère et la peur mêlées, avait laissé la jeune mère et s’était précipité à l’avant du bus en passant par dehors. Sans que l’agresseur ait pu le voir ou l’entendre arriver, le médiateur avait agrippé une barre métallique fixée au-dessus de la porte et lancé ses jambes en l’air. Lâchant sa prise, il s’était propulsé par-dessus l’agresseur et avait sauté sur le guichet du conducteur. En pivotant sur lui-même pour faire demi-tour, il avait désarmé l’assaillant. Le manche à balai avait atterri sur le trottoir. L’agresseur n’avait pas bougé, surpris. Charly l’avait alors poussé doucement en arrière pour le faire sortir, sans descendre lui-même du bus. Il lui avait serré les deux mains et fait signe au conducteur de refermer les portes. Lorsque le véhicule s’était remis en mouvement, Charly avait envoyé un geste amical, un petit salut, en direction de l’agresseur, stupéfait et bredouille.

Les passagers avaient applaudi cette intervention muette de Charly et le conducteur l’avait remercié chaleureusement en le serrant dans ses bras.

Le travail de Charly lui plaisait et le rendait assez fier. Il trouvait qu’il s’était bien intégré à la vie parisienne et se considérait, enfin, accepté. Il aimait beaucoup aider les gens et se sentir utile. Utile à ces femmes et ces hommes qu’il côtoyait tous les jours. Mais il n’était pas toujours facile de faire face à ces situations de conflits quotidiennes ; apaiser deux parties opposées paraissait

même parfois impossible. Dans ces cas-là, Charly choisissait, instinctivement, de privilégier l'intérêt général aux intérêts individuels. Il avait ainsi, récemment, failli expulser quelqu'un, pour préserver le calme et le confort de tous les autres passagers.

Deux ou trois mois auparavant, il était environ dix-neuf heures, quand les travailleurs fatigués rentraient chez eux. Avec deux gares sur sa ligne, le bus 58 de Charly faisait le plein à ce moment-là de la journée ; aux banlieusards se mêlaient des touristes préférant les derniers rayons de soleil aux souterrains du métro, des retraités cherchant un peu de compagnie et quelques personnes désœuvrées.

Une jeune femme blonde, en tailleur clair bon marché, était entrée dans le bus, en même temps que quelques autres personnes, et s'était dirigée vers l'arrière du véhicule pour dégager l'entrée. Elle s'était faufilée entre les passagers qui encombraient le couloir central. Elle avait ainsi très légèrement bousculé, involontairement, un homme d'une cinquantaine d'années qui se tenait devant les portes de sortie. Avec un ventre énorme, de courts cheveux bruns grisonnants, il faisait, depuis plusieurs minutes, de désagréables bruits de gorge. Il avait alors commencé à marmonner.

– Même pas « pardon ». C'est ça ! Ne vous excusez pas. Aucun savoir vivre, vraiment !

Peu à peu, il avait haussé le ton.

– Aucune éducation ! De mon temps, ce n'était pas comme ça. Mes parents m'ont bien élevé, moi. Pas comme vous, là. Non mais, regardez-vous ! Regardez-vous ! Les bonnes manières, ça vous dit quelque chose ?

Parlant de plus en plus fort, il était resté face aux portes, comme s'il s'était adressé à elles, le dos tourné aux autres passagers.

– Et ce macaque de médiateur, vous croyez qu'il ferait quelque chose ? À part prendre nos emplois et notre argent... L'argent des vrais français !

Des rictus gênés étaient peu à peu apparus sur quelques visages.

Charly s'était dit que cet abruti avait perdu la tête, mais qu'il avait raison sur un point : il fallait qu'il intervienne. Cependant, il pressentait qu'il n'arriverait pas à le calmer.

– Et regardez vos têtes ! Vous ne savez pas sourire, ou quoi ? Ça vous donnerait pourtant l'air plus intelligent, même si ça ne vous rendrait pas plus polis.

Charly s'était subitement décidé à le mettre dehors au prochain arrêt, sans explications, pour la tranquillité de tous ; ce fou aurait enfin de bonnes raisons de se plaindre. Le médiateur avait alors traversé le couloir central en se glissant sous les jambes des usagers, seul passage possible. Il était presque arrivé derrière le bonhomme lorsque celui-ci avait appuyé sur le bouton pour demander l'arrêt. L'avait-il vu s'approcher ? Avait-il de toute façon prévu de descendre à cet endroit ? Impossible à dire. Mais à l'arrêt suivant, l'homme était effectivement sorti, sans que Charly n'ait eu à intervenir, à son grand soulagement.

Le calme était aussitôt revenu dans le bus ; les passagers n'avaient pas échangé un seul commentaire. Ni un seul regard.

La journée de Charly s'écoula comme d'habitude, alternant les périodes creuses et les heures de pointe, les incidents et le calme un peu ennuyeux. Quatre conducteurs s'étaient relayés dans son bus. Lui-même ne changeait jamais de voiture, car une signalisation spécifique avait été installée pour lui. « Le médiateur est à votre service ; il ne vous veut aucun mal ». « Merci de ne pas nourrir le médiateur ».

De retour en bas de chez lui à la fin de son service, Charly ouvrit la porte de son immeuble et gravit les six étages à quatre pattes sur la rampe. Dans sa chambre, il ôta d'un seul mouvement son uniforme et, nu, se gratta le dos : un vrai plaisir. Puis il mangea la salade de fruits – oranges et bananes – que lui avait préparée sa voisine pendant la journée. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre et regarda un

moment s'éteindre la lumière du jour. Son lit, un simple matelas posé par terre, sembla l'appeler : Charly le chimpanzé ne fut pas long à s'endormir.

Célèbre revue scientifique américaine (extrait) :

Après ceux de l'homme et de la souris, le séquençage complet du génome du chimpanzé a été réalisé par une équipe internationale de chercheurs.

Le résultat de cette étude indique que quatre-vingt-dix-neuf pourcents des gènes de la chaîne d'ADN ainsi décodée sont identiques à ceux des êtres humains. Le pourcent restant explique à lui seul des différences importantes, telles que la marche debout (bipédie) et la parole (capacités linguistiques évoluées), mais aussi certains comportements sociaux. Les chercheurs ont par exemple observé qu'après leurs combats, les animaux font la paix en s'épouillant, en se serrant la patte, en s'embrassant et, parfois, en s'accouplant. Il semble ainsi que les chimpanzés aient un don naturel pour la diplomatie.
